

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE.

IV

(Suite)

Le fermier, puisant des forces dans le sentiment du devoir, se mit à faire valoir toutes les raisons qui pourraient rendre du courage à Cécile et lui faire envisager l'événement et ses suites probables sous des couleurs moins noires. Il raconta comment la chose s'était passée; comment, attaqués dans l'obscurité par des gens qui criaient: "Tuez-les!" ils avaient tiré leurs couteaux pour défendre leur vie... et que si Marc était devenu la victime de son propre guet-apens, on ne pouvait pas leur en faire un crime, puisque le droit de légitime défense est inscrit dans la loi. Urbain ne pouvait pas être retenu longtemps en prison, et de ce malheureux événement il ne leur resterait qu'un pénible souvenir.

A force de répéter ces assurances, tâche dans laquelle il fut aidé par le meunier, la boutiquière et la servante, il parvint à ramener un peu d'espoir au cœur des deux femmes. Cécile, nature courageuse, essuya ses larmes, la première et dit d'un ton résolu:

—Mais que faisons-nous ici? Nous ne pouvons pas laisser ce pauvre Urbain dans son cachot sans secours et sans consolation. Venez, mère Coutermann, nous tâcherons de le voir.

—Impossible, dit le fermier, personne n'est admis dans la prison.

—Qui résiste aux prières d'une mère désolée?

—L'ammann l'a sévèrement défendu.

—Ah! si le baron était au château! s'écria Cécile, pleurant de nouveau. Il ne serait pas impitoyable. Quand mon oncle le jardinier vivait encore, j'allais souvent au château. Le baron me témoignait beaucoup de bonté. J'obtiendrais bien de lui la permission d'accompagner la mère d'Urbain dans son cachot. O Dieu, qu'Urbain doit être malheureux! Emprisonné, enchaîné peut-être, pleurant et se lamentant dans les ténèbres... Mais parlez donc, père Coutermann; parlez, mon père; nous ne pouvons pas pleurer ainsi éternellement. Que faut-il faire?

—Attendre jusqu'à ce que le drossart ou le banc des Échevins ait prononcé sur l'affaire, répondit le fermier. Nous raffermir et nous consoler les uns les autres, nous résigner et avoir confiance dans la justice de Dieu.

—Attendre! nous résigner! s'écria la jeune fille avec une ironie amère. Et laisser Urbain

languir dans son cachot sans qu'une voix amie lui crie: Prends courage!

Elle se laissa tomber sur une chaise et soupira:

—O Dieu, ayez pitié de nous! Voilà donc notre sort si envié! Hier encore, nous étions pleins d'espérance et de joie, et maintenant nous n'avons plus que crainte et désespoir!... Ah! non, n'essayez plus de me consoler; laissez-moi pleurer: j'en ai besoin, cela du moins adage mon cœur...

Elle se jeta encore au cou de la fermière, et toutes les deux mêlèrent de nouveau leurs larmes amères.

Pendant ce temps le meunier avait pris Coutermann à part et lui demandait de nouveaux détails sur l'attaque de Marc, mais Coutermann, à bout de forces, ne répondait guère et s'absorbait dans un sombre silence.

En ce moment un jeune homme entra dans la maison. C'était Karl, le fils du sacristain, et l'ami d'Urbain. Au lieu d'avoir l'air triste, il paraissait irrité ou indigné.

—Une semblable injustice est inouïe et crie vengeance au ciel, dit-il en gesticulant violemment. Je viens vous avertir, père Coutermann, qu'il faut vous tenir sur vos gardes, car il se brasse une méchanceté contre vous. Ce matin j'ai entendu parler l'ammann à l'*Aigle*, et j'ai appris de sa bouche ce qui s'est passé cette nuit. Il ose prétendre qu'Urbain, sans avoir reçu ni coup ni bourrade, a frappé Marc d'un coup de couteau.

—Marc avait déjà terrassé notre pauvre domestique d'un coup terrible, dit le fermier.

Cécile et la fermière écoutaient tremblantes d'anxiété.

—Mais je sais bien que c'est une fausseté, continua Karl. Je connais Urbain depuis notre enfance. Il est incapable de faire du mal à un poulet, tandis que Marc n'aurait pas hésité à assommer un homme.

—Nous avons été attaqués, reprit le père Coutermann, par beaucoup d'hommes qui, déjà de loin, nous menaçaient de mort. Blaise, qui se tenait dernière nous, était tombé par terre peut-être la tête brisée. Si jamais des gens ont légitimement défendu leur vie, c'est bien nous.

—Je n'en doute pas, répondit Karl, et j'ai pu le pressentir par le récit même de l'ammann, quoiqu'il ait tâché de tourner les choses autrement. Certes, Urbain était dans son droit, mais ne vous y fiez pas trop. L'ammann est votre ennemi, et il dit tout haut qu'il regarde comme un devoir sacré de venger sur Urbain la mort de son neveu. Vous savez que le baron, notre seigneur, avant de se mettre en voyage, a ordonné de punir les querelleurs, les batailleurs, avec